

Enseignement n°1 sur l'effondrement : causerie du 13 octobre 2018.

Introduction

Cette première intervention n'avait certes pas pour but de couvrir l'intégralité du sujet, mais seulement de « baliser le terrain » de façon à ce que chacun sache un peu mieux de quoi il s'agit et que nous disposions en quelque sorte d'un référentiel commun. Je me suis donc principalement attaché à y caractériser la notion d'effondrement en l'opposant d'une part à la notion de « crise » et d'autre part à la notion de « fin du monde », ces deux dernières notions étant à mes yeux les limites inférieure et supérieure à l'intérieur desquelles la notion d'effondrement trouve son sens.

La différence entre la notion de crise et celle d'effondrement

a) Crise :

Comme la plupart d'entre vous, j'ai grandi dans une société qui du fait même de la rapidité de son « évolution » a connu et connaît encore de façon récurrente de nombreux épisodes de crise. Mais, comme beaucoup d'entre vous aussi, j'ai longtemps considéré ces crises soit comme des opportunités de renouvellement positif soit à minima comme des accidents de parcours destinés à être surmontés. Par exemple, la catastrophe nucléaire de Tchernobyl pouvait facilement être envisagée sous ces deux aspects : à la fois un accident tragique et une opportunité pour repenser collectivement les conditions de notre recours au nucléaire. Bref, dans ma représentation des choses, les crises, même dramatiques, comme celle du tsunami de 2004, impactent plus ou moins gravement et durablement la société, mais sans en changer radicalement les perspectives, les buts ou les valeurs.

Car la notion de crise implique toujours l'idée de solutions possibles. Ainsi une crise ne dure que tant que la solution qui lui correspond n'a pas encore été trouvée ou pas encore été suffisamment mise en œuvre. Mais dès que la ou les mesures adaptées pour y faire face sont déployées, la situation antérieure tend à se rétablir et la société peut retrouver son cap initial. À l'épicentre de la crise, il y a certes des pertes et des dégâts plus ou moins nombreux et sévères, mais ceux-ci sont considérés comme des contretemps qui ralentissent momentanément le développement de la société, mais sans l'empêcher durablement de suivre son cours initial.

Prenons trois exemples : la crise économique du premier choc pétrole de 1973, la crise sanitaire du sida de 1983 et la crise financière des subprimes de 2007. Dans ces trois situations, que s'est-il passé ? Les trois fois, c'est un aspect particulier de la civilisation contemporaine qui a été plus ou moins gravement mis à mal et qui a produit à chaque fois un épisode de déstabilisation. Mais des solutions ont été rapidement trouvées et après une mise en œuvre plus ou moins énergique, la société a semblé globalement « retomber sur ses pattes ». Ainsi, après avoir brutalement augmenté, le prix des carburants s'est peu à peu tassé et s'est même mis quelques années plus tard à rebaisser. Et c'est ainsi qu'on a pu considérer que la « crise du pétrole » était derrière nous, la croissance de l'économie mondiale redémarrant de plus belle.

Avec la crise du sida, c'est davantage à la notion de libéralisation des mœurs qu'un coup a été soudainement porté. Mais, loin de remettre en cause le principe d'une sexualité affranchie du cadre institutionnel du mariage, on en a profité au contraire pour banaliser encore plus l'usage des préservatifs au point d'en faire un élément incontournable de l'éducation sexuelle des jeunes générations. Bref, si l'épidémie du sida a pu freiner un bref moment l'élan hédoniste post soixante-huitard, ce frein n'aura été que de très courte durée, la société inventant de nombreux moyens de se prémunir des effets indésirables du consumérisme sexuel qu'elle promeut (parmi lesquels la légalisation de l'avortement) plutôt que de remettre en cause le bien-fondé de cette « libération » tous azimuts.

Dans un tout autre domaine, même constat avec la crise financière des subprimes. Après la faillite retentissante de quelques grandes banques internationales et grâce au tour de passe-passe consistant à faire supporter les pertes par l'ensemble des citoyens américains et européens via les impôts, le système financier a retrouvé un semblant d'équilibre, et l'enrichissement débridé des ultras-riches a repris sa croissance exponentielle...

Bref, depuis la fin des « trente glorieuses » (1973) des crises de toute sorte sont venues ponctuer l'histoire contemporaine. Mais tel un moteur qui malgré des toussotements plus ou moins épisodiques continue vaille que vaille à accélérer, notre société a continué sans coup férir à croître et à se développer pour le plus grand « bonheur » d'un nombre croissant de ses membres à qui le processus de mondialisation a offert l'accès à un ensemble de commodités matérielles (tels les déplacements aériens low-cost) et culturelles (telle l'encyclopédie universelle Wikipédia) toujours plus nombreuses et attrayantes...

b) Effondrement :

À l'inverse de la crise, la notion d'effondrement implique un changement radical et non réversible d'un système donné qui débouche sur un bouleversement complet et définitif de la situation initiale et donc qui oblige à une redéfinition des objectifs ou des buts ou encore des perspectives de la société qui le subit.

Sur le plan individuel, une maladie dont on peut guérir sera vécue comme une crise plus ou moins sévère de santé, alors qu'une maladie incurable à l'issue fatale sera ressentie comme un effondrement. Cela d'abord sur le plan physiologique (altération irréversible d'une ou de plusieurs fonctions vitales) et ensuite sur le plan psychologique et moral, le patient étant acculé à réévaluer ses priorités ainsi que le sens qu'il veut donner au temps qu'il lui reste à vivre.

De même, parler d'effondrement possible de notre civilisation contemporaine, c'est dire que le modèle optimiste de croissance indéfinie sur lequel celle-ci a fonctionné jusqu'à aujourd'hui est devenu obsolète et qu'une réorientation complète de ses priorités et de ses valeurs est inévitable, le choix étant seulement de faire cette révision déchirante par anticipation ou de subir sans préparation la déconvenue d'une débâcle subie. En gros, où le malade a le courage d'affronter le diagnostic alors qu'il est encore en possession de l'essentiel de ses moyens pour y faire face, ou il s'entête à ignorer le plus longtemps possible la signification de ses symptômes, ce qui implique qu'il se retrouvera complètement démuni au moment où ceux-ci le rattraperont pour de bon dans son pronostic vital.

Un exemple d'effondrement partiel : la Révolution française. Dans les années ayant précédé les événements de 1789, de nombreux signes de l'incurie des principaux dignitaires de l'Ancien Régime et de l'inadaptation de leur politique à la réalité de la

société s'étaient étalées aux yeux de tous. Mais dans sa grande majorité, la noblesse ne voulut ni voir ces signes, ni surtout prendre les mesures adéquates pour réduire les symptômes de ce qui semblait encore n'être qu'une crise passagère. Et puis, en quelques semaines, l'Histoire s'est accélérée et un ordre social vieux de plusieurs siècles s'est brusquement effondré sur ceux-là mêmes qui en étaient à la fois les principaux piliers et les principaux bénéficiaires. La crise politique prétendument passagère est devenue anéantissement définitif de la monarchie. Quelques nobles avaient senti le vent tourner et s'étaient résolument engagés dans la voie d'un réformisme novateur. Mais ils furent trop peu et trop mal perçus par leurs pairs pour que leur démarche courageuse puisse éviter le naufrage complet de la noblesse française !

L'effondrement qui menace la civilisation contemporaine est à l'image de cette période : ce qui pour la plupart des gens en place n'est qu'une crise (ou plutôt un ensemble de crises ponctuelles) est vu par une minorité plus lucide comme les signes avant-coureurs d'une période de bouleversement radical et définitif qui risque bien d'avoir son lot de terreur et de martyrs. Mais comme avant 1789, les visionnaires sont trop peu nombreux au sein des dirigeants politiques et économiques pour qu'une anticipation suffisante puisse empêcher que le système social actuel ne s'effondre sur tous, à commencer bien entendu sur ceux qui oeuvrent le plus activement à son maintien en place.

En bref et pour conclure ce paragraphe, parler d'effondrement en ce qui concerne notre civilisation, c'est penser qu'il n'y a pas de solution permettant de maintenir indéfiniment son mode de fonctionnement, son orientation et ses valeurs : par la porte ou par la fenêtre, il va nous falloir faire le deuil de notre façon actuelle d'envisager la vie, tant individuellement que collectivement, et nous adapter à une nouvelle donne, même si, pour le moment, celle-ci n'est pas très facile à anticiper de façon précise.

La différence entre l'effondrement de notre civilisation et la fin du monde

Une fois familiarisés avec l'idée que nous ne sommes pas dans une maison dont la toiture fuit et qu'un couvreur habile pourrait remettre en état, mais dans une habitation entièrement rongée de l'intérieur par des termites et qui est donc vouée à brève échéance à s'effondrer sur elle-même, il faut encore se départir d'un certain nombre de représentations catastrophistes enracinées dans notre imaginaire qui tendent stérilement à nous paralyser d'effroi. À cet égard, la peur de la fin du monde semble bien être une frayeur archaïque qui reste depuis toujours tapie dans les tréfonds de l'âme humaine. N'avons-nous pas appris à l'école que nos courageux ancêtres gaulois n'avaient véritablement peur que d'une seule chose : que le ciel leur tombe sur la tête, c'est-à-dire, précisément, que l'univers entier n'en vienne un jour à s'effondrer ! Et pour bien « charger la mule » la tradition judéo-chrétienne nous a habitués à considérer comme provisoire l'univers créé par Dieu, qui né de sa seule Volonté (Genèse) est destiné à être résorbé en lui au jour et à l'heure de Son choix (Apocalypse), avant que n'advienne de par son unique Volonté « un ciel nouveau et une terre nouvelle ». Même si très peu d'entre nous adhèrent consciemment au dogme catholique selon lequel c'est bien la fin du monde avec le jugement dernier qui est la destinée programmée de l'humanité actuelle, nul doute que nous portons encore en nous les traces de ces croyances ancestrales et des terreurs qui y sont associées. Alors, regardons les choses de plus près et tentons de discerner ce à quoi rationnellement la notion d'effondrement peut s'appliquer.

- L'effondrement n'est pas la fin du monde (au sens de fin de la l'univers ou fin de la Création)

Selon les données les plus couramment admises par la science contemporaine, l'univers actuel est issu d'une explosion initiale (le fameux big bang) qui se serait passée il y a environ 14,5 milliards d'années et dont les effets expansifs vont se prolonger à minima pendant encore plusieurs milliards d'années. La question de savoir si cette expansion se fera de façon indéfinie ou si elle atteindra une limite au-delà de laquelle un mouvement inverse de rétraction ou de résorption prendra place n'est pas scientifiquement entièrement tranchée, mais une chose est certaine : **l'univers dans lequel est située notre planète Terre n'est pas près de s'effondrer !**

- L'effondrement n'est pas la fin du système solaire ni donc de la terre en tant qu'élément de ce système

Toujours sur la base des affirmations de la science contemporaine, l'âge du système solaire et de la terre est d'environ 4,5 milliards d'années. Et comme la durée totale d'existence du système solaire est couramment évaluée à 10 milliards d'années, notre bonne vieille terre n'en serait en gros qu'à la moitié de son existence. Même s'il est prévu qu'elle disparaisse avant le soleil (qui brulera progressivement les planètes de son système avant de mourir lui-même), l'anéantissement de la terre est un évènement tellement éloigné de nous dans le temps que nous pouvons être pleinement rassurés à cette nouvelle échelle : **pas de disparition de notre planète à l'horizon !**

Incidemment, et histoire de remettre en cause notre « terro-centrisme », on peut noter que du point de vue de l'univers, la future destruction de notre planète sera un évènement tellement mineur qu'il passera quasiment inaperçu. L'univers est en effet coutumier du fait : depuis le début de son histoire, il a généré et détruit en son sein des milliards et des milliards de systèmes solaires comme le nôtre, ceux-ci contenant eux-mêmes un nombre encore plus grand de planètes analogues à la terre et ayant pour certaines et selon toute vraisemblance des destins semblables !

- L'effondrement n'est pas la fin de la vie sur terre

Etant ainsi acquis que la future disparition de la terre n'est pas une réalité qui nous concerne, qu'en est-il de la disparition de la vie sur notre planète ?

Ici, l'échelle de temps se rapproche de nous puisqu'il est couramment admis que la vie n'est apparue sur terre qu'après environ 1 milliard d'années durant lesquelles notre planète était un désert absolu. Et du fait de l'inexorable montée en température prévue du soleil, il est couramment admis que les conditions permettant la vie sur la terre disparaîtront d'ici environ 500 millions d'années. En clair, dans un demi-milliard d'années, la terre redeviendra un caillou brulant totalement sec qui aura pour vocation ultime de se faire ensuite totalement consumer par le soleil devenu alors une « géante rouge » en fin de course.

Ceci étant, puisque l'espèce humaine actuelle (homo sapiens) n'est apparue sur terre que depuis 300.000 ans environ, 500 millions d'années est encore une échelle de temps suffisamment grande pour que **nous ne soyons pas concernés par le problème de l'anéantissement de la vie sur terre**, du moins dans sa version extrême ou radicale.

La vie a existé sans les humains pendant plus de 3 milliards d'années et, selon toute vraisemblance, elle existera encore pendant longtemps après que ceux-ci auront disparu...

Ceci étant, avec l'effondrement actuellement constaté de la biodiversité, il est malheureusement probable que le foisonnement des autres formes de vies (végétales et animales) qui a précédé puis accompagné l'existence de l'humanité depuis son origine subisse durablement un sérieux revers. Selon certains scientifiques nous serions même à l'orée de la 6^{ème} extinction de masse des êtres vivants sur terre. Mais aussi catastrophique que puisse être cette perspective, notons au passage que ces mêmes scientifiques comptabilisent pas moins de 5 épisodes d'extinction de masse dans l'histoire de la terre, épisodes dont la Vie est au final et jusqu'à ce jour toujours ressortie vainqueur (mais après des périodes extrêmement longues de latence pendant lesquelles la vie avait régressé dans ses formes les plus simples). Pour information, la dernière extinction de masse connue aurait eu lieu il y a de cela 65 millions d'années, durant la période du Crétacé-tertiaire (donc bien avant l'apparition de l'homme sur terre). Durant cette période géologique, six à huit espèces sur dix auraient disparu. Parmi ces disparitions, on retrouve les grands sauriens comme les dinosaures, aucun animal de plus de 20 à 25 kg n'ayant survécu à l'exception des crocodiliens. Quelques rares oiseaux auraient survécu grâce entre autres à la présence des insectes, le règne animal qui aurait le mieux résisté...

Les causes de cette 5^{ème} extinction de masse font encore débat, mais l'hypothèse la plus fréquemment admise est celle de la percussion accidentelle de la Terre par un astéroïde géant à Chicxulub dans la province du Yucatán au Mexique. L'astéroïde aurait, dit-on, frappé la Terre avec une puissance un milliard de fois plus élevée que la bombe atomique d'Hiroshima. Cet impact aurait soulevé une énorme quantité de matériaux et de poussière dans l'atmosphère en provoquant ainsi un nuage gigantesque qui aurait durablement réduit l'ensoleillement de la terre au point de produire un interminable hiver, celui-ci ayant lui-même conduit à l'éradication rapide d'une bonne part de la végétation et des animaux...

Ceci étant, on voit sur cet exemple extrême -ainsi que sur les 4 autres qui l'ont précédé- que la Vie a su à chaque fois renaître de ses cendres et reprendre son cours. Il est donc parfaitement rationnel de penser que si l'effondrement actuel de notre civilisation entraînerait dans sa chute une bonne partie des autres espèces vivantes (végétales et animales), la Vie, une fois de plus, ne serait pas entièrement vaincue et continuerait vraisemblablement à subsister -fusse dans un premier temps sous ses formes les plus simples - sa disparition définitive n'ayant lieu que dans quelques 500 millions d'années, quand la combustion de notre étoile (le Soleil) rendra sa présence réellement impossible (comme elle l'est actuellement sur Vénus où la température moyenne au sol est proche de 500°).

- L'effondrement n'est pas la fin de l'humanité

Ici nous commençons à nous rapprocher davantage d'une échelle de temps qui nous concerne. Cependant, confondre la fin annoncée de notre civilisation thermo-industrielle contemporaine avec la fin de l'humanité est à nouveau faire preuve d'un manque de recul flagrant. Selon les données de la paléanthropologie, les premiers hominidés (homo habilis) seraient apparus sur terre il y a environ 3 millions d'années. Quant à notre ancêtre direct, l'homo sapiens, les recherches les plus récentes en fixent l'apparition autour de 300.000 ans. Entre cette hypothétique date de début et la période où commence l'histoire connue des civilisations (-10.000 ans), il y a une énorme zone d'ombre d'environ 290.000 ans durant lesquels nos connaissances de ce que l'humanité a vécu sont extrêmement réduites pour ne pas dire nulles. Mais il est assez raisonnable de considérer que ces 290.000 ans n'ont pas été un long fleuve tranquille, l'histoire du

genre humain ayant probablement connu de nombreuses péripéties, les phases de prospérité alternant selon toute vraisemblance avec des phases d'éradication sévère, voire de semi-extinction. Les mythes comme celui du déluge et de l'Arche de Noé, dont on retrouve des variantes dans de nombreuses traditions spirituelles sont comme l'écho lointain de ces antiques tragédies dont nous ne savons pratiquement rien, si ce n'est que le genre humain pris dans son ensemble y a bel et bien survécu. Alors, et de ce point de vue, il n'est pas rationnel de penser que le genre humain dans son ensemble soit actuellement parvenu à la fin de son existence. Même si, à l'image du déluge biblique, il n'est pas exclu que l'effondrement de notre civilisation entraîne une brutale et forte décroissance de la population mondiale, il est très peu probable qu'aucun groupe humain nulle part à la surface de la Terre ne survive à cet effondrement. **En ce sens et une fois encore, l'effondrement dont on parle ici n'est donc pas assimilable à la fin de l'humanité, fin entendue au sens apocalyptique du terme.**

Si on considère que l'invention de l'agriculture, de l'élevage et de l'écriture sont les trois critères distinctifs du début de l'organisation humaine en civilisations comparables à ce que nous entendons encore aujourd'hui par ce mot, cela ne fait qu'environ 6.000 ans que des hommes « comme nous » existent. Or, l'histoire de ces 6 millénaires a vu se succéder un nombre impressionnant de civilisations (sumérienne, égyptienne, précolombienne etc) qui chacune a eu un début, une heure de gloire plus ou moins longue, puis un déclin plus ou moins progressif ou brutal. De ce point de vue, l'histoire de la civilisation moderne, née avec la Renaissance puis portée aux nues avec l'ère du développement industriel rendu possible par l'exploitation à grande échelle des énergies fossiles (charbon, puis pétrole et gaz) n'est qu'un chapitre de plus de cette grande histoire des civilisations humaines. Et il n'est pas rationnel de penser que cette histoire puisse s'arrêter complètement avec l'effondrement annoncé de notre civilisation. Le plus plausible, c'est qu'à l'image de ce qui s'est passé à la fin de la civilisation Gréco-romaine, l'humanité post-moderne entrera dans une phase de « barbarie » plus ou moins marquée d'où émergeront peu à peu une ou plusieurs façons nouvelles de « vivre ensemble » pour un nombre plus ou moins étendu d'humains qui auront réussi à échapper à la phase la plus destructrice de l'effondrement...

Quant à la véritable fin de l'humanité, et en dehors d'une catastrophe (par nature imprévisible) rendant prématurément la planète totalement inhabitable, on peut sans grand risque pronostiquer qu'elle interviendra tout naturellement dès lors que l'embrasement de notre Soleil se fera suffisamment intense pour qu'il ne soit plus possible de réussir à se protéger durablement de sa chaleur. Cela arrivera nécessairement longtemps avant la fin de la vie sur terre qui, elle, dans ses formes les plus archaïques, sera très probablement capable de subsister bien plus longtemps que l'être humain, plus fragile de par sa complexité même. Puisqu'on a fixé précédemment la disparition probable de la vie sur terre à 500 millions d'années, et même si on postule que les conditions nécessaires à la vie humaine cesseront d'être réunies beaucoup plus tôt, cela laisse encore une marge énorme se comptant probablement en milliers de millénaires... **Bref, la fin rationnellement prévisible du genre humain n'est ni pour demain ni même pour après-demain !**

Ce qui est concerné par l'effondrement

Il est à présent plus facile de cerner ce qui est réellement en jeu dans l'effondrement annoncé par les collapsologues.

Sans entrer ici dans tous les détails, on peut voir que ce qui est d'abord et essentiellement en cause c'est la fin de la civilisation basée sur les énergies fossiles bon marché (charbon, pétrole, gaz...) et sur le machinisme effréné que l'utilisation tous azimuts de ces énergies a permis. Cette civilisation est très récente et si on prend un peu de recul, on s'aperçoit qu'elle se présente comme une exception aussi bizarre qu'éphémère dans l'histoire totale de l'humanité. Sans remonter à l'apparition de l'homo sapiens sur terre, si on s'en tient à la seule période historique des six derniers millénaires, on voit que les êtres humains ont vécu dans une symbiose plus ou moins réussie avec la nature pendant environ 5800 ans et qu'ils n'auront rompu ce pacte que pendant 150 à 200 ans à peine. Au bout de ce bref laps de temps, ils vont être contraints par l'épuisement même des ressources naturelles nécessaire à leur modèle de civilisation, de revenir à un mode de vie sociale plus respectueux des lois physiques qui gouvernent la planète terre et le cosmos au sein duquel celle-ci évolue.

Ce passage d'un mode de civilisation essentiellement prédatrice de l'environnement à un mode de civilisation intégrée et respectueuse des limites du système Terre ne pourra pas se faire sans dommages ni « grincements de dents ». Mais selon toute vraisemblance, le changement ne se fera pas non plus de façon soudaine et définitive. Car pour ce que nous en apprend l'histoire, l'effondrement d'une société ou d'une civilisation n'est pas un événement ponctuel, mais un processus lent dont la phase la plus importante est invisible et dont seul le résultat final est brutal et apparent.

Et c'est bien pourquoi il est intéressant d'y réfléchir en avance. Car si, dans la perspective de l'effondrement, il n'est pas possible d'éviter la catastrophe annoncée, il est certainement possible, d'une part d'en atténuer les effets collatéraux et d'autre part d'œuvrer activement à préparer la ou les nouvelle(s) société(s)/civilisation(s) qui d'une façon ou d'une autre prendront le relai de celle actuellement encore en place...

Des outils pour nous aider dans la gestion intérieure de cette période annoncée de transition civilisationnelle.

1^{er} outil possible : Le recours aux cinq phases du travail de deuil repérées par Elisabeth Kubler Ross et appliquées à notre représentation de l'avenir :

La première fois qu'on est confronté aux thèses de la collapsologie, on a le plus souvent un mouvement de recul intérieur qui ressemble à s'y méprendre à ce que vit très souvent un malade quand il se retrouve confronté à un diagnostic médical de maladie incurable. Et du fait de ce parallélisme, il peut être tout à fait aidant de prendre appui sur la description proposée par le Dt Elisabeth Kubler Ross des cinq étapes permettant de traverser un deuil ou tout autre événement d'une intensité dramatique comparable. Pour rappel, voici ces cinq étapes. À vous de voir à laquelle vous êtes rendu, sachant que le chemin n'est pas forcément linéaire et qu'on peut être amené à faire des aller et retour entre deux étapes avant de franchir pour de bon un palier :

1^{ère} étape : le déni :

Ce n'est pas possible, ils se trompent, je ne peux pas y croire (et parfois, je ne veux pas le savoir)

2^{ème} étape : la colère :

Ce n'est pas juste, pourquoi est-ce que cela m'arrive à moi, il me faut un bouc émissaire que je puisse rendre responsable de mon malheur et sur lequel je puisse décharger ma vindicte !

3^{ème} étape : le marchandage :

Je veux bien accepter un petit peu de l'horreur que vous m'annoncez ; mais à condition que vous me donniez en échange la possibilité de conserver ce à quoi je me sens le plus attaché...

4^{ème} étape : la dépression

Mon déni, puis ma colère, puis mon marchandage n'ayant rien donné, je finis par me sentir impuissant et vaincu par la vie : À quoi bon lutter, tout est foutu, qu'on en finisse au plus vite (prostration et tendance suicidaire)

5^{ème} étape : l'acceptation

Si je vais au bout de ma dépression, c'est-à-dire au bout de mon impuissance, je finis par me retrouver réconcilié avec le mouvement même de l'existence et à accueillir sereinement les mutations majeures qui s'imposent. Je vais alors être en situation de profiter des opportunités qui vont se présenter de redéfinir mes buts et mon activité pour le temps qui me reste à vivre en les orientant le plus souvent vers l'amour de moi-même et des autres...

2^{ème} outil possible :

Repérer les personnages mis en branle par la perspective de l'effondrement et leur permettre de s'exprimer en présence de la conscience témoin

Relire à ce sujet les passages des livres d'Arnaud consacrés au thème des personnages, sachant que l'exposé qu'Anne-Marie avait fait à sur ce sujet sera repris et complété lors de la seconde rencontre de décembre et suivi d'un exercice pratique...